



# lettres et mots

max jacob.

## RENCONTRE AVEC Anne Kimball

### Bulletin de l'Association Les Amis de Max Jacob

\* \* \*

#### Les Amis de Max Jacob

Siège social  
Office de Tourisme Intercommunal  
« Maison Max Jacob »  
44 rue Orléanaise  
45730 - Saint-Benoît-sur-Loire

\* \* \*

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

#### Les Amis de Max Jacob

Patricia Sustrac  
Présidente  
La Gibussière  
45460 Bray-en-Val

02 38 35 58 97

associationmax-jacob@wanadoo.fr  
<http://www.max-jacob.com>

Anne Kimball a enseigné au Mount Holyoke College (Massachusetts) et fut professeur de littérature française puis doyenne de l'Université du Randolph-Macon Woman's College en Virginie (U.S.A.). Elle consacre son travail de recherche depuis de très nombreuses années à l'édition de la correspondance de Max Jacob. Après avoir publié les LETTRES A NINO FRANK, les LETTRES A PIERRE MINET (éd. Rougerie), les LETTRES A MARCEL JOUHANDEAU (éd. Droz), puis en 2003 la volumineuse correspondance du poète à Jean Cocteau (éd. Paris-Méditerranée) elle livre aujourd'hui chez le même éditeur — dont il faut saluer la fidélité au poète — LES LETTRES DE MAX JACOB A JEAN PAULHAN (1915-1941). Cette publication s'annonce déjà comme l'une des publications majeures des échanges épistolaires du poète. Les différents exégètes de l'œuvre de Jacob ont fréquemment montré l'importance de sa correspondance dans l'œuvre écrite de l'auteur du CABINET NOIR. Il est donc intéressant de faire le point aujourd'hui, avec Anne Kimball, sur l'apport de cette publication à la recherche critique concernant le poète.

### Comment avez-vous rencontré Max Jacob et pourquoi vous consacrez-vous essentiellement à la publication de ses correspondances ?

Par le plus grand des hasards. J'avais commencé ma thèse de doctorat sur un tout autre sujet lorsqu'on m'a proposé d'éditer les lettres de Max Jacob à Marcel Jouhandeau que mon université venait d'acheter. J'ai dit non, que je voulais me consacrer à la littérature, mais on a insisté : « lisez-les ! ». Il n'a même pas fallu quinze minutes de lecture pour me décider, tant j'étais prise par le style des lettres et la personnalité qu'elles révélaient. J'ai continué ce travail parce que chaque correspondance me fait découvrir un monde et une oeuvre différentes.

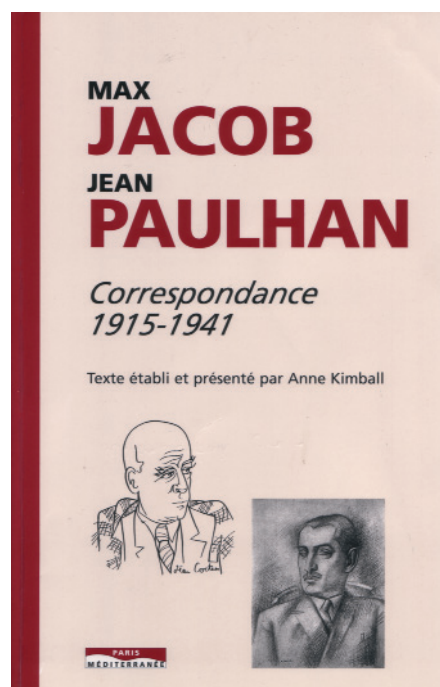
### En quoi la correspondance Jacob-Paulhan est-elle atypique ?

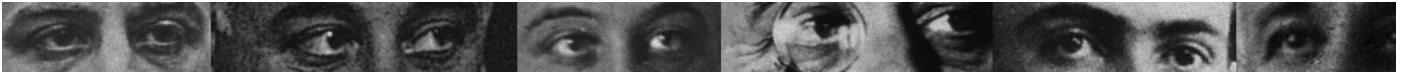
En un sens, aucune correspondance de Max Jacob n'est « typique », puisque Jacob adapte son style et le contenu de chaque lettre à la personnalité du destinataire et à sa capacité de comprendre. Ceci dit, les lettres à Jean Paulhan sont « atypiques » par leur sincérité et par l'absence d'ironie et d'exagération qui caractérisent si souvent les compliments de Jacob, même lorsqu'il parle à ses meilleurs amis. Le respect de Max Jacob pour Jean Paulhan est énorme, et n'est nullement lié au poste important que tient Paulhan chez Gallimard.

### En 1915, Jacob et Paulhan s'apprentent à publier chacun leur œuvre majeure. En quoi leurs échanges a pu les influencer mutuellement ?

Je ne sais pas si l'on peut vraiment parler d'influence, parce que les deux écrivains avaient déjà vécu les expériences marquantes de leur vie - les années que Paulhan a passées parmi les Malgaches, par exemple, et les années montmartroises qui ont influencé l'esthétique de Jacob. Il y a d'ailleurs une différence énorme entre la poésie de Jacob et la prose de Paulhan ; ainsi Jacob contredit la façon intellectuelle dont Paulhan traite la nature du langage en disant : « le poète ne comprend pas, le poète ne raisonne pas, le poète chante ou ne chante pas, le poète s'extériorise qu'il le veuille ou non » (lettre du 3 août 1920). Mais chacun admire chez l'autre les qualités que lui-même recherche en écrivant. Ainsi Jacob dit que qu'un texte de Paulhan est « situé » (lettre de janvier 1917) ou en admire l'humour (lettre du 24 octobre 1941), et Paulhan admire l'ironie (lettre du 19 juin 1916) ou l'atmosphère (Introduction, p. 13) de Jacob.

Max Jacob écrit : « la meilleure manière de situer une œuvre et de l'extérioriser est d'économiser le plus possible ses mots » (lettre du 27 janvier 1918). Comment Paulhan dont l'esthétique s'ancre justement sur le rapport à la langue a-t-il pu recevoir cette affirmation ? Je crois qu'il aurait été d'accord. A part une lettre vers le début où Jacob reproche au style de Paulhan un peu de préciosité (lettre du 29 novembre 1917), Jacob ne cesse de louer sa concision : il parle dans la même lettre de ses personnages « sans vaines descriptions » et plus tard de « la nudité de la forme » de ses livres (lettre de janvier 1923).





« Il n'y avait de beauté que son extraordinaire regard. » Charles-Albert Cingria

## Éditorial

### LE TEMPS DE L'ACTION

C'est avec un grand plaisir que je vous présente aujourd'hui la réalisation des deux premières étapes de notre projet culturel adopté à l'hiver 2005. Le site Internet de référence consacré à Max Jacob a été inauguré le 5 mars dernier, jour du 62<sup>e</sup> anniversaire de la mort du poète. Je vous invite à le découvrir à l'adresse suivante : <http://www.max-jacob.com>. Ce site répond aussi bien aux demandes du chercheur que de l'amateur. Il est simple et instructif, complet sans être rébarbatif. Depuis son inauguration nous enregistrons une fréquentation de 85 visites quotidiennes en moyenne : nous saluons donc poétiquement les internautes et encourageons ceux qui ne « naviguent » pas encore à le découvrir. Les liens et correspondances que nous établissons avec d'autres sites nous assurent également un écho important dans ce réseau de communications devenu, à présent, indispensable.

À l'automne, nous assurerons la renaissance des **CAHIERS MAX JACOB**, édités et diffusés par les Presses Universitaires de Pau en hommage à Christine Van Rogger-Andreucci, professeuse trop tôt disparue de cette Université, qui contribua par ses nombreuses publications à l'avancée décisive de la recherche critique jacobienne.

Je souhaite, à nouveau, remercier ici tous ceux qui ont permis la réalisation de ces projets fondamentaux. Leur enthousiasme, leur disponibilité, leur dévouement à l'œuvre de Jacob permettent de garantir la pérennité de ces entreprises soutenues désormais par les collectivités publiques. En effet, la qualité de notre démarche a permis de rassembler les soutiens décisifs du Centre National du Livre, des Villes de Quimper, d'Orléans, Drancy ainsi que de la D.R.A.C. Centre.

**Lettres & Mots**, quant à lui, s'impose comme le lien vivant de notre association et nous permet de gagner de nouveaux amis. **Nous sommes à ce jour 143 adhérents**. Que ceux qui nous ont rejoints récemment reçoivent ici, à nouveau, tous nos vœux de bienvenue.

Je souhaite qu'ils puissent aimer et découvrir la richesse et le talent de celui qui nous rassemble. Aller à la découverte de sa personnalité et de son œuvre suppose d'entrer dans l'épaisseur de cette « œuvre ouverte » pour reprendre l'expression d'Umberto Eco. Cette œuvre puissante produit la sensation qu'on n'aura jamais fini de la méditer et de comprendre comment elle répond à des « visions infernales » pour concentrer un moi perdu dans l'extravagance d'un personnage mondain.

Jacob est en effet, contrairement à ce qui est souvent avancé, profondément uni, rassemblé : « il y a quelque chose en moi qui demande plus que des accords, fussent-ils faux, plus que des couleurs, fussent-elles désaccordées, et ce n'est ni le sentiment, ni l'intelligence, c'est un besoin de folie harmonieuse, un besoin exquis de vrai lyrisme. » C'est la poésie qui le « rassemble ». Jacob aspire tout entier à la poésie, à la vraie poésie celle qui est un besoin vital. Il n'est pas un auteur, pas un écrivain, c'est un poète. Il est le traducteur de l'étrange alchimie du silence et des choses dans des mots. Il accorde la plus grande attention à la recherche et à la traduction de cette parole qui ouvre vers l'inconnu. Jacob parle de l'obscurité du monde soudainement transformé, d'une réalité plus vivante, d'un monde aéré par la parole poétique : « allons ! Monsieur de Belzebuth, je vous provoque. Dégainons ! je vous brise comme un œuf à la coque. Il faut que l'un de nous débarrasse le monde. » Vous êtes prêt ?

La Présidente  
Patricia Sustrac

**Max Jacob déclinera les propositions de livrer des critiques littéraires à la N.R.F. Vous évoquez un manque de confiance, pourtant Max a déjà exercé ce métier. N'est-ce pas plutôt une posture de Jacob par rapport à la littérature ?**

Je ne crois pas. Alors que dans ses correspondances Jacob est un critique sans égal (cf. la comparaison entre Balzac et Stendhal dans la lettre de septembre 1916), il flanche devant un article de critique à écrire. Aurait-il peur de ne pas égaler Edmond Jaloux (ou d'autres) qu'il admire tant ?

**Que veut dire Jacob quand, en 1916, il écrit à Paulhan : « j'essaie d'aller au fond de moi-même et ce qui est le douteux et troublant de mes poèmes n'est que l'incertitude de moi-même et de l'univers » (lettre du 19 juin 1916)**

Max Jacob était une personne extrêmement honnête, avouant son hypocrisie, ses péchés, ses faiblesses. Or, la vraie poésie vise l'honnêteté et la sincérité, sans lesquelles le texte sombre dans le facile, le joli, ce qui est bibelot au lieu d'être « un morceau de ciel taché de réalités » (lettre du 2 octobre 1915).

**Vous évoquez la mésentente profonde entre Jacob et Jouhandeau suite aux positions antisémites de ce dernier. Comment Paulhan aurait-il pu être l'architecte d'une éventuelle réconciliation ?**

Evidemment on ne peut pas savoir, mais la correspondance Jean Paulhan- Marcel Jouhandeau qui se trouve à la Bibliothèque Jacques Doucet, à Paris, révèle à quel point Paulhan est franc envers son ami. S'il avait pensé que Jouhandeau avait eu tort envers Jacob, il l'aurait certainement dit. Mais Jouhandeau n'écrit une lettre d'excuses à Jacob qu'en 1940, alors qu'il est question de ses propos antisémites dans ses lettres en 1937 ; cela suggère que Paulhan n'a pas joué un rôle dans leur réconciliation.

**Pourquoi cette correspondance s'achève-t-elle si brusquement ?**

Max Jacob disait à ses amis de ne pas lui écrire pendant la guerre, de peur de les compromettre. De même, Paulhan, résistant, n'a peut-être pas voulu mettre Jacob en danger. C'est dommage, puisque la correspondance de guerre et d'après-guerre aurait sans doute été passionnante.

**Si je vous demandais de citer un vers, un poème, un ouvrage de Max Jacob ?**

C'est toujours le même poème du CORNET A DÉS que j'aime citer :

« L'enfant, l'éfant, l'éléphant, la grenouille et la pomme sautée. » (LE CORNET A DES - Le Coq et la perle - éd. Gallimard, 1982, p. 59)

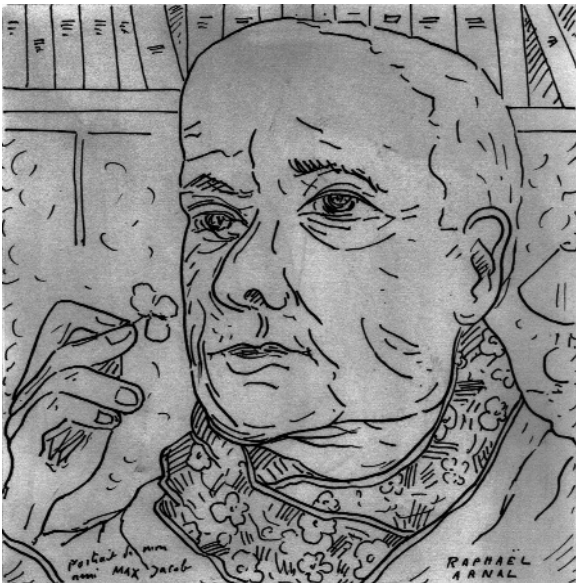
## TRADUCTION

**Lettres & Mots** a rencontré à l'occasion du Printemps des Poètes M. Mohamad Ali Sépânou, lauréat du Prix Max Jacob étranger 2005 pour son recueil *LE TEMPS VERSATILE* (éd. de L'Inventaire, 2004).

« Ma rencontre avec Max Jacob — rappelle le lauréat — date de mon premier voyage en France. Je suis allé à la Closerie des Lilas. Je me suis assis et là, je me suis rendu compte que j'étais à la place dite de Max Jacob. Etait-ce un présage ? Pour nous autres orientaux, la poésie est magie. Et Max Jacob était un peu magicien puisqu'il lisait dans les lignes de la main... Dans notre pays on peut être analphabète et poète... Chaque village a son poète officiel qui dit des contes, des fables de la tradition souvent extraits du LIVRE DES ROIS augmentés de la résonance de ces œuvres dans l'âme de celui qui les interprète ». Mohamad Ali Sépânou — traducteur d'Apollinaire — envisage de traduire des poèmes de Max Jacob en persan.

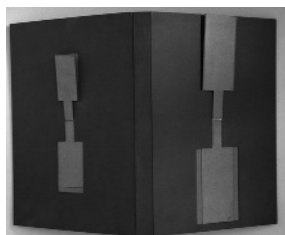


« Il n'y avait de beauté que son extraordinaire regard. » Charles-Albert Cingria



**Max Jacob par Raphaël Arnal dit « le bon sauvage », peintre et poète marseillais, autodidacte, ami de Max Jacob (1906-1962)**

Grâce à Marc Bonan, adhérent de l'A.M.J., admirateur et fin lecteur de l'œuvre du poète depuis ses 18 ans par la lecture des *CONSEILS A UN JEUNE POÈTE*, nous publions ce très beau portrait de Max Jacob réalisé par Raphaël Arnal. Jeune languedocien, Arnal débute sa carrière chez Bertin comme décorateur : « *c'est la recherche qui compte, le fait de chercher, la trace de l'esprit sur le tableau. Cherchez, cherchons donc !* ». Comme à son habitude, Max épaula, accompagne le jeune peintre, le jeune illustrateur et ce jusqu'au 10 février 1944 à la réception de son ouvrage illustré sur Shakespeare que Jacob appréciera malgré les tourments qui affluent, le submergent. Arnal est un des tout derniers correspondants de Max qui trouvait alors le réconfort à illustrer *LA CÔTE « la meilleure façon d'oublier ma profonde douleur écaillée »*. (lettres de Max Jacob à Raphaël Arnal in *CORRESPONDANCES*, t.II et III, éd. Le Petit Véhicule).



**Pour la première édition du Prix de la Reliure de la Ville d'Orléans**, concours biennal qui contribue à l'innovation dans le décor de la reliure, à la meilleure connaissance de ce métier d'art, et à la mise en valeur d'un document manuscrit

ou imprimé du fonds patrimonial de la Médiathèque, c'est le manuscrit de *L'HOMME DE CHAIR ET L'HOMME REFLET* de Max Jacob, acquis en 2003, qui a été proposé aux relieurs.

Le manuscrit de Max Jacob sera donc relié par Mme Brigitte Benoist, lauréate du 1er prix (5 000 €), dont le projet a séduit le jury par son inventivité et l'originalité des matériaux employés : sur chaque plat, en creux sur le veau brun foncé, un double rectangle de box gris-beige, souligné de galuchat rouge ; le rectangle haut, articulé par une charnière recouverte de palladium, se replie, et découvre ainsi un miroir bruni aimanté. Le palladium et le galuchat évoquent les années 1920-1930, quant aux deux éléments mobiles et le miroir, ils rappellent la dualité de l'homme dont la silhouette est suggérée.

### ... S'ETONNER

Grand Palais - Jusqu'au 31 juillet 2006

#### ITALIA NOVA, UNE AVENTURE DE L'ART ITALIEN 1900-1950

Profitez des déambulations entre les cimaises pour nous intéresser aux liens fructueux entre Jacob et l'Italie. Max était en étroite relation avec les avant-gardes italiennes probablement depuis l'exposition des peintres futuristes chez Berheim-Jeune en 1912. On le retrouve fréquemment au sommaire de la revue *LACERBA* organe du futuriste Ardengo Soffici ; sa contribution est plus une opportunité et une affaire d'amitié (le futur auteur du *CORNET À DÉS* doit bien asseoir une réputation encore timide !) qu'un ralliement au mouvement de Marinetti auquel Jacob s'opposera avec force en 1917 dans un texte important de la revue *Nord-Sud*, « *les mots en liberté* ». Pour Jacob pas de « *mots en liberté* » sans qu'une volonté organisatrice soit à l'œuvre ! Jacob, malgré sa volonté de rupture avec la tradition revendiquée une filiation classique et rappelle sans relâche le rôle de la raison, de la volonté. Il s'agit certes de « *déstabiliser* » le lecteur mais aussi de le transplanter, de le séduire : « *une œuvre d'art est une force qui attire, qui absorbe les forces disponibles de celui qui l'approche. Il y a ici quelque chose comme un mariage et l'amateur y joue le rôle de la femme. Il a besoin d'être pris par une volonté et maintenu* » dira la préface du *Cornet* dite de 1916 dont on sait qu'elle est déjà écrite en 1914 ! Et l'exposition ? Il y aura sans doute, un jour, une exposition qui fera le point justement sur l'importance des avant-gardes italiennes au début du XX<sup>ème</sup> siècle (le rapport de Chirico à Breton, l'importance cruciale du futurisme, l'obsession de la vitesse, le concept de « *l'homme nouveau* » très en vogue chez les cubistes littéraires dont Jacob utilise la formule à propos de Roger Toulouse..). La compromission ultérieure avec le fascisme est sans doute encore un tabou, et si la faille d'un Seroni, à la botte du Duce, nuit à l'évocation ce n'est pas une raison pour survoler le rôle décisif qu'apportèrent ces mouvements à la réflexion artistique ! On regrette donc que le mot fascisme n'apparaisse pas dans cette exposition (si ! en tout petit sur un panneau à la période de 1940 alors que le Duce prend le pouvoir en 1922 !), que Chirico soit sous-traité et que le futurisme soit évoqué de manière si déséquilibrée que l'on ne sait plus, de Severini ou de Depero, qui eut le rôle primordial. On se rendra donc au Grand Palais, muni du *VOYAGE EN ITALIE* de Jacob (traduit par notre ami Marchetti) et uniquement si : 1<sup>o</sup>/ juin : temps neigeux, 2<sup>o</sup>/juillet : temps cataclysmique. Ou alors si on tente une thèse sur le révisionnisme, c'est selon.

\* \* \*

### ... RENDRE HOMMAGE

**Mémorial de la Shoah** (17 rue Geoffroy-l'Asnier 75004 Paris.)



**LE MUR DES NOMS** présente, gravée dans le marbre, l'identité des déportés français de 1942 à 1944 dans le cadre de la « solution finale ». Y figurent :

**Gaston Jacob** (1875), dalle 1943 lettre « J » convoi n° 47 parti de Drancy vers Auschwitz le 11 février 1943. (Gaston, frère aîné de Max, fut d'abord arrêté en août, relâché, il sera définitivement arrêté à Quimper en décembre 1942).

**Mirte-Léa Lévy** (1884), dalle 1944 lettre « L » déportée sous son nom d'épouse, convoi n° 66 partie de Drancy vers Auschwitz le 20 janvier 1944. (Mirte-Léa Jacob, sœur cadette du poète, fut gazée dès son arrivée).

Le nom de Max Jacob — matricule 15 872 — n'est pas gravé car Max est décédé à Drancy. Rappelons que sa libération arriva le 6 . Le convoi du 7 emportait 1501 déportés dont 170 enfants, 1 311 furent gazés immédiatement à leur arrivée.

**Un dossier complet sur l'arrestation et la mort du poète a été transmis par l'A.M.J. aux services de Yad Vashem à Jérusalem.**



« Il n'y avait de beauté que son extraordinaire regard. » Charles-Albert Cingria

## MAX JACOB, JEUNE CRITIQUE D'ART

Nous publions la conférence de Christian Pelletier prononcée lors de notre dernière assemblée générale sur l'activité de critique d'art du poète. Ces articles sont rassemblés dans MAX JACOB / LEON DAVID CHRONIQUES D'ART 1898-1900, présentées par Lawrence A. Joseph (cahier d'étude et critique de l'histoire de l'Art, n°4, 1987, Arch. des Arts Modernes).

Le tout jeune Max Jacob procura à l'hebdomadaire LE MONITEUR DES ARTS une série de chroniques entre le 23 décembre 1898 et le 27 octobre 1899. Collaboration féconde puisque dix-sept articles parurent en dix mois. En cette fin de siècle, l'hebdomadaire est une véritable institution. Sous la férule de Maurice Méry, son directeur, il en est à sa 44ème année de parution témoignant de la sensibilité esthétique, morale et sociale de la bourgeoisie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

La première chronique de Jacob (il signera du pseudonyme Léon David - patronyme de ses grands-parents maternels) est consacrée à des eaux-fortes d'un artiste dont la postérité a ratifié le nom, James Ensor. Mais les noms de Lucien Simon, Charles Cottet, René Ménard, Anquetin, Marcel-Lenoir et Luce sont aujourd'hui méconnus pour ne pas dire inconnus.

Ce ne furent pourtant pas des météores en leur temps et certains eurent une vogue très importante. Ainsi Louis Anquetin (1861-1932) fut considéré par beaucoup comme le plus grand dessinateur de Paris au travers de ses nombreuses mines de plomb, crayon Conté, aquarelle, encre, aquarelle et encre notamment. Son *Lion rugissant* fut célèbre au tout début du siècle suivant, tout comme son crayon *Femme à la chèvre*. Marcel-Lenoir (1872-1931) commit lui aussi une *Femme à la chèvre* (fusain). Son orgueil et son arrogance lui aliénèrent le microcosme de l'art et nuisirent à sa reconnaissance. Il organisait des expositions (payantes !) dans son atelier et injuriait les critiques.

(...) René Ménard (1862 -1930) eut, quant à lui, une vie des plus paisibles. Les impressionnistes l'associèrent à ses amis Lucien Simon, Darchez et Charles Cottet pour définir par un sobriquet le groupe des « Nubiens » en référence à leur goût commun pour les sombres harmonies. (...) De tous les artistes (à part Ensor) dont Jacob/David traita, ce fut celui qui fut le plus connu (sa notoriété était à l'époque mondiale). Membre de l'Institut, il fut aussi le plus classique tant dans ses inspirations que par sa facture. Dès 1898, à 21 ans, il expose pour la première fois au Salon. En 1898, il fait un séjour en Sicile, décisif quant à sa peinture pour au moins deux décennies. Il s'illustre par des pastels à la charnière des deux siècles, évoquant la « Terre antique-Egine » en quelques colonnes brisées. Mais à l'aune de la célébrité, ce fut aussi celui qui connut le plus cruellement le purgatoire et la postérité.

Le premier article de Léon David est le plus bref, à peine plus d'une colonne de la revue. Sous le titre *À la plume* il évoque les

eaux-fortes d'Ensor. Le dernier paragraphe révèle tout à la fois l'honnêteté intellectuelle et la perspicacité de Jacob quant à un artiste de 28 ans : « le talent de M. Ensor est difficile à analyser : son tempérament fort complexe tient du poète, du philosophe, de l'humoriste, du paysagiste et du peintre de portraits [...] C'est un talent jeune, indépendant, original : il a su rompre avec l'Ecole à l'heure où l'on n'enseigne plus que des recettes. »

Le second article traite de la production du peintre Lucien Simon. Fils et petit-fils de Parisiens, il est remarquable selon Léon David qu'il se soit intéressé au « peuple abrupt » du « pays des Bigoudens, race étrange ». Et Max de faire une pénétrante évocation de la terre et des hommes de cette presqu'île de Penmarch' qu'il connaît si bien : *tout là-bas, au fond de la Bretagne, sur l'âpre presqu'île de Penmarch', aux murailles de granit noir battu par la vague, entre l'Odet aux rives larges et boisées et l'anneau de falaises et de landes qui forme la baie de Douarnenez, est un pays étrange, sauvage et désolé, qu'habite un peuple brutal, spécial dans son costume, et dont le type fort complexe rappelle à la fois l'Annamite et le Scandinave.*

Max Jacob se montre particulièrement sensible à la coruscance des couleurs (sa propre peinture sera d'ailleurs colorée) issue d'une palette réduite. Elles sont plus à même, selon lui, de rendre une « étrangeté de cet unique pays, que l'abondance et la diversité des couleurs vives dans ce décor jaunâtre. »

Les chroniques de Léon David sont dans l'ensemble favorables. Parfois quelques réticences ou repentirs viennent comme valider l'honnêteté de l'article. Et David a des vues pertinentes qui ne virent pas nécessairement aux poncifs. Ainsi : « on juge mal d'un tempérament d'après quelques œuvres annuelles : il faut, pour comprendre un artiste, savoir l'homme et son œuvre en entier. » Il semble plus mal inspiré lorsqu'il propose une typologie qui fleure le préjugé caricatural - sans mésestimer la forte identité des provinces françaises en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle : « le Normand n'est pas pêcheur, le Basque vit sous le soleil, la Côte d'Azur est amoureuse et tendre : chez le Breton seulement, Cottet pouvait étudier l'homme en face de l'élément, en lutte silencieuse avec lui. »

Léon David annonce bien des classifications humaines littéraires maxjacobiniennes... En mars, David ne s'intéresse plus aux peintres de la mer mais aux « peintres de Montagnes ». En deux pages, il passe cette fois

en revue une petite dizaine d'artistes. Et il a dent plutôt dure à l'exception des œuvres d'Alexandre Nozal. Il reproche aux artistes de choisir des sujets (la neige, par exemple) « moins traités pour eux-mêmes que pour l'enseignement curieux des amateurs de géographie pittoresque. »

(...) Il est impudent d'appliquer une notion à un domaine qui n'est pas le sien. C'est par abus de réalité, plus même que de langage, qu'on a ainsi pu parler de cubisme littéraire. Il n'en reste pas moins que les jugements esthétiques épars dans les chroniques attestent le parti de Jacob de privilégier l'émotion qui sourd de l'œuvre elle-même et non de référents extérieurs. Ces jugements sur la peinture annoncent certaines postures du CORNET A DÉS dans ses textes théoriques.

Le numéro daté du 24 mars 1899 consacre une chronique à Marcel-Lenoir le détesté que Léon David présente comme un « très vibrant et très sincère artiste. » Les sept chroniques suivantes s'étalent du 5 mai au 23 juin et traitent toutes des Salons de 1899. David évoque les portraitistes (2 numéros) puis le paysage (2 numéros), Grandes et petites machines, la nature morte et enfin le 23 juin La médaille. Ce dernier article a le mérite de s'intéresser à un art méconnu. Léon David ouvre d'ailleurs sa contribution en notant : « à part les professionnels qui guettent avec passion les progrès et les décadences de confrères, personne ne stationne devant la cimaise aux médailles. C'est un art que seul apprécie un œil éduqué à lire les couleurs sur le bronze mat, à prévoir les contacts de surface harmonieusement dégradés, en jouir par avance. »

Le numéro du 27 octobre 1899 est consacré à l'Exposition des Indépendants. Le futur poète de la féconde marginalité constate avec satisfaction que : « l'allure générale du Salon des Indépendants est celle d'un Salon des Refusés et c'est son plus beau titre de gloire. » Il affirme « par expérience » que « la fonction des jurys est nulle ou mauvaise », excluant les intéressants au bénéfice des médiocres. David sait gré aux Indépendants d'exposer « ces vaillants lutteurs de la touche divisée », entre autres Signac (âgé de 36 ans) et Cézanne sexagénaire. Signac publie en cette année 1899 D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme.

(...) Ce numéro du 27 octobre sera le dernier du MONITEUR DES ARTS qui annonce pour le samedi suivant, le 4 novembre 1899, la parution sous le titre Revue d'Art (avec l'annonce d'un article de Léon David sur L'estampe et l'affiche accompagné de 5 illustrations).

Ces dix-sept articles de Léon David permettent d'apprécier le beau brin de plume et de pinceau critiques de l'auteur. Sans solliciter ces textes, on peut noter le goût plusieurs fois affirmé de voir les artistes se dégarer des « formules » anciennes comme nouvelles. Et en cette charnière du XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle le poète Max Jacob pointait déjà sous la critique Léon David.



Jacob vers 1898, par Jampolsky



« Il n'y avait de beauté que son extraordinaire regard. » Charles-Albert Cingria

## HOMMAGE A MARGUERITE TOULOUSE

L'A.M.J. rassemble ceux qui aiment le poète mais conserve également le souvenir de ceux qui ont porté sa mémoire, c'est pourquoi, nous publions l'hommage rendu par Hélène Henry à Marguerite Toulouse, membre fondateur et vice-présidente d'honneur de notre association, prononcé en décembre dernier lors de ses funérailles.

« Vous connaissez mon attachement à la mémoire de Max. Vous savez combien j'ai toujours œuvré aux côtés de Roger pour entretenir la flamme de son souvenir. » Ce fut sa dernière lettre. Notre ultime rencontre en ces lieux, Marguerite l'a voulue et minutieusement organisée. Elle a désiré, qu'ici, soit prise la parole au nom de l'A.M.J, l'association dont je suis devenue secrétaire en 1989, après Roger Toulouse, lorsqu'il prit la décision de consacrer désormais toutes ses forces à son œuvre. « tu sais, me disait-il, il faudrait que le jour de notre mort nous ayons accompli tout ce que nous avons voulu faire d'essentiel dans notre vie ». Et déjà, en 1947, à Marguerite : « il faut préparer une mort vivante. Il faut survivre à la mort. Voilà. C'est tout ». C'est donc ici, pour moi, Marguerite, un devoir ; mais quel devoir redoutable ! : évoquer aussi brièvement que possible et sans l'affadir, sans la dénaturer, cette longue histoire qui prend naissance en 1937 avec vos fiançailles.

« Oui, faisons le serment de ne plus oublier que pour nous il y eut Max » de Béalu à Cadou en 1944, ne peut alors s'offrir à nous qu'en une série d'épisodes heureux ou tragiques. Et d'abord, cette rencontre, capitale, légendaire, en 1937, entre Jacob et Toulouse. Roger : dix-neuf ans ; Max sexagénaire, un peintre-poète très célèbre, terriblement seul et profondément tourmenté ; un exilé revenu chercher à l'ombre de sa basilique une paix intérieure que lui refusent le tumulte de Paris et l'ingratitude des gens (« l'injustice des gens qui sortent de moi (...) et affectent même de ne pas connaître mon nom... »).

La rencontre avec la peinture de Roger et la certitude immédiate (Max ne s'est jamais trompé dans ses « diagnostics ») que ce « petit peintre », est un « Grand Peintre » : un peintre ! et cela suffit. Cela suffit aussi pour renouveler le geste célèbre du 24 juin 1901 chez Ambroise Vollard rue Laffite devant les premières toiles exposées en France d'un inconnu, un certain Picasso avec, chaque fois la carte déposée comme un salut et un appel : « votre peinture m'intéresse. Venez me voir... ». Dès la première visite à St-Benoît, il s'établit une relation privilégiée, une relation de peintre à peintre, contrairement aux relations de poète à poète dans lesquelles Max houspille et malmène volontiers ses poulains. Il admire en Roger « l'homme nouveau » qui a le don de la spiritualité, de la « vie intérieure », « bien qu'il sache suivre minutieusement la nature quand il veut ». Il se hâte curieusement de lui confier ce qu'il n'a jamais confié à personne : sur Modigliani ou les peintres flamands ou une esquisse de Raphaël vue à Milan en 1925 ! Il recommande et adresse Roger à Picasso, à Kahnweiler, à Gertrude Stein et il met une

touchante fierté à annoncer à tout un chacun, que Roger marche vers la gloire... et la fortune ! Roger exulte : « en deux jours j'ai appris beaucoup avec Max, un type formidable... Quelle vie ! » Et c'est Marguerite, sa fiancée, qui recueille la primeur de ces bonnes nouvelles ; et c'est tout naturellement que Max est témoin de leur mariage le 20 juin 1938. Et te voici, Marguerite, promue « petite belle-sœur » puisqu'épouse du « petit frère » d'adoption. Et comme le « grand frère », Max, adore provoquer et multiplier les rencontres entre ses protégés, il va rameuter vers le couple Toulouse ces très jeunes poètes qui s'appellent Béalu, Manoll, Cadou, Bouhier, plus tard Rousselot, Guillaume. Cela vaudra de bien jolies photos dans la cour de la rue Bellébat ou devant la Tour Porche de St-Benoît. Max pose toujours en « Grand Ancien » digne et débonnaire.

*J'attends la paix du soir dans tes plaines fertiles  
Orléanais !  
Faucille oubliée sur les champs, la Loire est  
l'éternel emblème des durs travaux d'Adam*

La paix du soir... Vous savez qu'elle va exploser en juin 1940 sous les bombardements, dans les incendies parmi les cohortes des civils, fuyards affolés et la déroute d'une armée perdue. Et Max sous « l'arc-en-ciel des bombes », se démène en bénévole dévoué et courageux tout en demeurant le Poète, le « Laborantin » des mots, qui métamorphose les notes réalistes de son JOURNAL DE GUERRE en alexandrins superbes, apocalyptiques ou en méditations déchirantes. Et pourtant, dans cette tragédie, une pause chaleureuse, réconfortante : « le mois de vacances délicieux » comme il ose appeler son bref séjour — janvier/février 42 — dans la famille Texier avec Roger et Marguerite. « Je suis chez d'excellentes gens qui m'ont épargné toute réflexion et m'ont reçu comme une mère reçoit son fils ». Il est choyé, chauffé, bien nourri ; cet abri miraculeux est propice au travail en commun ; Max dessine Marguerite et sa mère ; Roger peint le portrait du Poète à l'Orchidée un de ses chefs-d'œuvre, en tous cas le plus bouleversant portrait de Max. La « petite belle-sœur » s'inquiète quand, avant l'aube et dans la neige, Max s'en va vers la plus proche église. « Il avait la grouillotte » me disais-tu, joliment. Et lorsque le poète regagne St-Benoît, Marguerite, tu es devenue : « la petite fée », celle qui transforme des sabots de bois trop grands en chaudes chaussures bien fourrées : « j'ai les pieds dans les sabots de ton admirable femme... ».

Mais ce retour volontaire amorce un chemin de croix, une succession inexorable de deuils, d'humiliations et de douleurs. L'infamante étiquette jaune comme il appelle son étoile — celle que n'arbore pas « l'heureux crapaud » — lui interdit tout voyage à Quimper, la Ville-Mère bien-aimée et jusqu'à sa visite quotidienne en cette Basilique qu'il connaît et révère, pierre par pierre. Les miliciens espionnent « l'Orphée Orphelin aux confins de l'enfer » comme le nommera plus tard Louis Aragon :



Marguerite, par Max Jacob, janvier 42

*Et me parvient par le porche, parfois, le rire insultant du crime arpentant le parvis...*

Puis d'autres images funèbres comme celles que prendra la petite caméra empruntée par Roger au cimetière le 5 mars 1949 - En février 1944, le seul réconfort demeure pour le poète la correspondance assidue, fervente, avec ses « petits jeunes ». Pour Roger et « la petite fée » la formule finale presque invariable, aura été : « mon amitié dévouée ».

Sauf en ce lundi 21 février 1944 où Max accablé de tristesse et d'angoisse (où est son frère aîné Gaston ? En Allemagne ? Et Myrté-Léa « la petite sœur chérie » ? L'un et l'autre, sont déjà morts à Auschwitz, Max ne le saura jamais). Max donc écrit à Roger : « viens plutôt jeudi » et termine par une formule inhabituelle, déchirante : un adieu ? un appel ? le passage du témoin ? : « À toi ». La suite, on ne la connaît que trop : le jeudi 24 en fin de matinée, la portière qui claque ; et Max : « c'est Roger ! » Peu après la sinistre voiture de la Gestapo l'emmène vers la prison d'Orléans.

L'immédiate mobilisation des proches, des témoins, des amis est très émouvante . Et tandis que Roger part sur l'heure à Paris pour frapper, si j'ose dire, aux « bonnes » portes françaises et allemandes toi, Marguerite, durant quatre jours, quatre jours interminables... Marguerite infatigable... Je suis de ceux, nombreux ici, qui ne se sont jamais lassés de t'entendre parler de ces journées terribles : tu les revivais avec ta fabuleuse mémoire et ton génie de conteuse ; tu plongeais à nouveau dans ce brouillard blanc, glacial ; tu négociais avec ce beau Tartuffe de Willy, si bien sanglé dans son uniforme et tu



« Il n'y avait de beauté que son extraordinaire regard. » Charles-Albert Cingria

avais recours (en vain !) aux mots justes : « mais c'est un écrivain ! Un homme âgé ! ... Un catholique ! ».

C'est effectivement un écrivain « mi-juif, mi-breton » que le conseiller Von Bose de l'ambassade d'Allemagne signala le 6 mars à son collègue préposé aux grâces. Le train pour Auschwitz partait le 7... Mais dès le dimanche 5, Jacob, tout seul, avait trouvé la bonne solution pour le rater. « Max n'a pas besoin de nous pour s'envoler » : au fond, Picasso avait raison.

Un choc terrible pour vous, ... (« un déséquilibre que je ne peux combler... ») ; René, Marcel (« ce vide, soudain à nos côtés... ») ; Jean, Louis, Manoll qui martelait : « c'est la chance inappréciable, le privilège, le miracle de notre génération que d'avoir été en contact permanent avec un homme d'une aussi exceptionnelle qualité que Jacob »... — « est-ce assez dire que nous l'aimions ? Nous lui vouions un culte... Là où il y avait le germe d'un talent, une volonté de création, une configuration poétique en train de se dessiner, Max en décelait les pouvoirs de germination et les lignes de forces ». « Incitateur ! » dira Rousselot-« Excitateur ! » surenchéra Pierre-Jakez Hélias À toi... Roger ! à toi, Marguerite, à vous ! Il fallait continuer.

### L'Après-Max

« Préserver la mémoire de Jacob de l'oubli... » (« dans la pensée de Max Jacob » : je n'ai jamais eu d'autre dédicace de Roger), assumer la dette morale, amicale et artistique. Mais l'idée forte du couple Toulouse, d'une grande manifestation commémorative à Orléans dès 1947 et de rapatrier, selon son vœu, le corps du poète à St-Benoît, les place au cœur des initiatives. Ils rassemblent les Amis de Rochefort dès les 4 et 5 mars 1949 pour les obsèques solennelles de Max décrété « Mort pour la France » et la naissance de l'Association. « Je revois encore Cadou serré contre Lanoë, Guilloux, Roger et moi dans la vieille berline qui nous entraînait au milieu d'une tempête de neige vers St-Benoît » écrit Manoll. Mais c'est Marguerite qui a assuré toutes les formalités administratives...

Il m'est pourtant un dernier devoir - voulu par toi, Marguerite — de rappeler ici qu'Orléans, depuis ces manifestations de 1947, a toujours réservé l'accueil le plus favorable aux suggestions et aux sollicitations des Toulouse et peut, de nos jours se targuer sans forfanterie d'abriter en son Musée et en sa Médiathèque les fonds Jacob les plus considérables de France. Je me suis laissé dire que l'idée initiale de la magnifique exposition : *MAX JACOB ET LES ARTISTES DE SON TEMPS* réalisée en 1989... venait de toi, Marguerite ; et il n'est que de feuilleter l'avant-propos du catalogue *L'ARCHANGE FOUDROYÉ* en 1994, pour apprécier le côté inestimable de vos dons : ici, toutes les lettres de Max ... là des tableaux ou sa boîte de pastels... Et moi, je vous revois, l'un et l'autre et des tous premiers visiteurs, lors de la dédicace du *TERRAIN BOUCHABALLE* par Secrétain quelques mois avant sa mort en 1982 ; je vous revois en 1986 avec les Leiris encadrant Sauguet qui jouait les vieux rois dans un beau



fauteuil à dossier sculpté de l'Hôtel Groslot. Je me souviens surtout des 5 mars, des « Saint-Max » à St-Benoît, qui nous voyaient affluer par tous les temps vers l'auberge de la Madeleine. Au retour : une tradition. On venait te saluer, Marguerite, des quatre coins de la France et du monde entier : de St-Petersbourg, de Bologne, du Maine ou de la Saskatchewan... Tu trouvais cela tout naturel. Tu servais la mémoire et l'œuvre de Max comme, hélas, depuis 10 ans il t'a fallu servir la mémoire et l'œuvre de Roger. « De là-haut, Max et Roger veillent sur moi » aimais-tu à répéter. Et c'est vrai, Marguerite, que ce Monsieur qui n'aimait pas beaucoup les femmes, t'a beaucoup aimée... Et nous savons, tous ici, que tu fus l'autre, grande, égale passion de Roger. Nous le savons tous tellement bien que j'ai presque honte à le rappeler ici...

Mais tout de même, laisse-moi te le dire : quelle chance ont eu ces deux hommes d'exception de t'avoir à leurs côtés et de pouvoir toujours compter, s'appuyer sur toi, dans la joie et dans le malheur ! Car tu n'as jamais été « la servante du Seigneur » effacée, « l'ombre » du ou des Grand(s) Homme(s). Entre Max et Roger, tu a été : Marguerite Toulouse, née Texier, avec l'énergie, la force, le courage, la dureté des gens de la Haute-Vienne; avec tes passions, tes emportements, ta véhémence, ta générosité. Avec tous tes dons ! : tu savais ressusciter le passé et tu vivais pleinement le présent.

Voici déjà quelques mois, tu as pris congé de nous (ou tu nous a donné congé) en nous léguant une très grande leçon d'élégance et d'héroïsme. « Il faut préparer une mort vivante. Il faut survivre à la mort. Voilà. C'est tout ».

\* \* \*

### ... CINÉMA !

MAX JACOB ! ça tourne ! Une ! Première ! Une fiction commandée par Arte et France 3 sera bientôt sur nos écrans. On doit le scénario à Dan Frank, le chevalier servant de la Bohème dans le livre éponyme qu'il fit paraître en 1998 (Calmann-Lévy). Rien d'étonnant que la fresque caracolante ait pu donner envie de concevoir un scénario puis un film ! Rien d'étonnant non plus à ce que la figure de Max Jacob ressorte vive et dominante parmi celles des nombreuses avant-gardes de l'époque tant fut grande son influence. C'est Pierre Boutron (L'Affaire Dominici, Les Enfants dans les Arbres...) qui réalisera cette fiction télévisuelle dont **Lettres & Mots** dira tout dans son prochain numéro ! Casting, tournage, studios et caméras... Sélection à Cannes ?

\* \* \*

### ... MUSIQUE !

MAX JACOB. C.D. - Éd. EPM, 18 €.

« Une œuvre qui a déjà assez tenté le travail d'un musicien ou son inspiration a un premier grand mérite : j'ai eu déjà cette joie plusieurs fois d'être compris par les musiciens. C'est comme une femme dont les peintres font le portrait : certificat de beauté. » (lettre inédite à H. Lasserre, 10 janvier 1941). Voici donc quelques certificats de beauté ! Ce C.D. donne à entendre la grande diversité poétique de Jacob mais passez vite le livret totalement obsolète ! Les audaces musicales allant du jazz à la folk sont étonnantes et savoureuses. Ce n'est pas sans surprises que l'on pénètre dans l'univers musical de plusieurs interprètes se confrontant à des textes parfois difficiles. Sans doute aurait-on aimé entendre la proposition d'un seul artiste afin de mieux pénétrer dans sa profondeur, dans sa couleur et dans sa compréhension de l'œuvre car servir un poète est une démarche complexe où l'interprète creuse autant au-dedans de soi que dans le rapport à l'œuvre. Mais, de ce regret on tirera une grande joie : celle de découvrir tout particulièrement des voix féminines extrêmement attachantes. Cathy Fernandez (Dieu ! que *Les Chapeaux* sont érotiques !), les tonalités klezmer de la toute jeune Maya qui ose se confronter sans faillir à des textes dramatiques, la rythmique jazzy de Colombe Frézin sont parmi les plus intéressantes découvertes. Ces jeunes femmes sont servies par les très belles mélodies de Serge Renard. On entendra à nouveau le regretté Jacques Douai dont le talent arrivera bien un jour à nous faire penser que Max fut d'abord un parolier ! « Longtemps, longtemps quand les poètes ont disparu, leurs chansons courent encore dans les rues... » Disons-le tout de go, la rédaction épatée chante à tue-tête et recommande chaudement ce C.D.



« Il n'y avait de beauté que son extraordinaire regard. » Charles-Albert Cingria

## PRIX MAX JACOB

En 2006, le prix Max Jacob a été remis à Messieurs **Jean-Pierre Siméon** pour *LETTRÉ A LA FEMME AIMÉE SUR LA MORT* (Cheyne éditeur, 13,50 €) et **Ozdémir Inge** pour son recueil *MANI EST VIVANT* (éd. Al Manar, 18 €). La France étant cette année partenaire culturelle officielle de la Turquie, **Lettres & Mots** a choisi de vous présenter Ozdémir Inge grâce à Guy Basset, nouvel adhérent qui connaît particulièrement bien l'œuvre du poète turc. Nous réservons pour notre prochain numéro la présentation de Jean-Pierre Siméon.

Né au bord de la Méditerranée à Mersin (dans le sud de la Turquie) en 1936, Ozdémir Inge a été professeur de français en Anatolie puis traducteur et scénariste à la radio-télévision turque avant d'y occuper des postes de responsabilité. Il effectue de nombreux séjours en France et siège à l'Académie Mallarmé. Il a traduit en turc Lautréamont, Rimbaud, René Char, Paul Eluard, Alain Bosquet, Paul Nizan, Alain-Fournier, Marguerite Duras.

**MANI EST VIVANT !** L'acclamation vibre comme une revendication et comme un espoir. Dépassant le simple cadre géographique de la Turquie actuelle, elle rayonne même beaucoup plus largement, tellement les villes évoquées appartiennent à un monde secret où le turc n'est pas ou plus la langue parlée construisant comme une parenté secrète et vivace entre les lieux, malgré leur différence. Douze poèmes pour Alexandrie répondent à douze poèmes pour Ohrid, ville peu connue de Macédoine sur le lac homonyme. Mais cette symétrie est en fait une fausse symétrie, car si le chiffre douze est scrupuleusement respecté pour Alexandrie, Ohrid a une structure plus compliquée (image de son peuple ?) : le premier poème est lui-même subdivisé en douze et il n'est suivi que de dix autres, le douzième nom indiqué étant en quelque sorte la page blanche. D'autres villes viennent à la rencontre : Mersin, la ville natale, mais aussi les villes où le poète a vécu et écrit (Istanbul, Skopje, Struga...), car, comme le dit lui-même Özdemir Inge, « *le vrai poète a comme encre son sang* ».



« *Je vais, j'étais allé, je m'en vais, peut-être m'en irai-je* ». **MANI EST VIVANT !** L'affirmation claque comme une ouverture et un voyage dans le temps et dans l'espace. Ce titre du troisième recueil donne son nom au volume en français dans l'admirable traduction de Ferda Fidan qui s'attache depuis de nombreuses années déjà à faire connaître la littérature turque en France. Le pays de Babel, au cœur de cette grande région évoquée, vient croiser, entre autres, Judas et les saints anonymes. Englobant l'histoire, « *la pierre qui tombe au fond des eaux* », dans une « *seule et même notion : la Route et le Trésor* », Özdemir Inge salue la continuité de la terre et de la vie et il retrouve ainsi des figures historiques à qui il dresse des stèles pour que leur légende et leur souvenir continuent.

**MANI EST VIVANT !** comme Saltuk, Ilias, Borak ou Caka Bey dont la tombe devrait se trouver là où il est mort. Il y a ainsi comme une série de provocations à évoquer le nom du fondateur de la doctrine du manichéisme, né en Mésopotamie et mort martyr, et sa doctrine de coexistence de deux principes du bien et du mal. Mais il y a aussi, plus secrètement, une volonté d'insertion à l'intérieur de la tradition de la poésie populaire turque, car le mani est un genre poétique spécifique et traditionnel. Reposant d'abord sur une structure rimée de quatre vers, il connaît de nombreuses variantes et a été utilisé « dans toute l'Anatolie, à Istanbul, en Roumélie, chez les Gagaouz de Bessarabie, en Crimée, en Azerbaïdjan ». **MANI EST VIVANT !** : la poésie est vivante. « *Je me porte garant des affaires de l'univers* ».

### CONCOURS

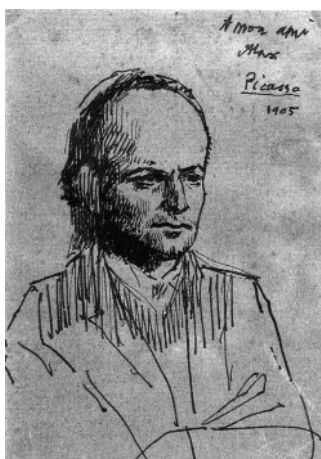
**LES PÉNITENTS EN MAILLOTS ROSES** ont paru en 1925 aux éditions Krà certainement au grand dam des éditions Gallimard à qui Max « doit » ses publications. Mais l'éditeur de la rue Blanche le séduit et il a déjà publié chez lui **L'HOMME DE CHAIR ET L'HOMME REFLET** en 1924. Alors qu'importe ! **LES PÉNITENTS** dédié aux époux Lascaux regroupe un ensemble de 18 poèmes parmi les plus célèbres de Jacob : *Intérim (C'est pour aller au Bal/au bal/au bal, au Baïkal, allah !/au bal, allah, ah ! à la balalaïka)* ; La Chanson de Marianne (*Marianne avait un cheval blanc (bis) Noir par derrière, rouge devant*) admirablement mise en musique par Jacques Douai. Et le poème *Voyages* qui fait allusion à sa retraite de St -Benoît :

*Saint-Benoît de Vieille-Vigne  
Polinge en Orléanais  
Ta plaine calme et ta Loire bénigne  
Me feront oublier Paris et ses attraits*

Mais que veut dire « *Polinge* » ? envoyez les résultats des recherches à la rédaction de **Lettres & Mots**. « *Gros lot du Congo* » à gagner !

### VENTE

« *Le chèque, c'est le chic ! le chic c'est le chèque ! qu'on soit moujick (sic) ou tchèque, le chic c'est le chèque* » disait Jacob à Paulhan. La preuve ? Il a été dispersé à Drouot le 14 décembre 2005 la très belle collection d'art contemporain de l'Abbé Morel. Grand ami fidèle du poète, il prononça la première



prière sur sa tombe et publia ses **MÉDITATIONS**. Si sa collection graphique a été le « clou » de cette vente, la collection jacobienne en fut l'apothéose. L'Abbé Morel, qui avait pensé, un temps, léguer sa collection à un fonds public, possédait- grâce à la très grande générosité du poète- un ensemble de manuscrits et de documents exceptionnels dont un portrait de l'artiste par Picasso. Proposé entre 35 et 40 000 €, adjugé à 60, on le retrouve ce mois-ci chez Sotheby's entre 72 et 101 000 €. On reste songeur...



« Il n'y avait de beauté que son extraordinaire regard. » Charles-Albert Cingria

## COLLECTIONS PUBLIQUES

### DONATION

**Le Musée des Beaux Arts de Quimper** est un Musée comblé. Donation d'oeuvres de Filiger par la fille d'André Breton, acquisition d'une importante peinture de Jourdan, souscription publique réussie pour l'achat du portrait de Max Jacob par Modigliani...2005 fut une grande année. En 2006, nos amis jacobiens, M et Mme Cruz, poursuivent la « tradition » jacobienne en contribuant à l'accroissement des collections. Ils offrent un portrait de Lazare- père du poète- réalisé par Max (lavis, 315 x 340 ) à ce jour seul portrait connu du père de l'artiste. Qui fut réellement ce père dont Max parle au fond très peu ? Si le poète voue une véritable vénération à sa mère- Prudence - (seule et unique femme de sa vie ?), la figure du père est assez fugace dans l'œuvre de Max. Etait-ce la même chose dans sa vie ? ce n'est pas si sûr. De ce père nous savons qu'il garde la réserve familiale envers les escapades de son jeune fils vers les orgues de la Cathédrale. Nous connaissons aussi sa réaction bonhomme face au courroux d'un professeur de mathématiques offusqué des dessins grivois du jeune lycéen Jacob.. mais laissons aux psychanalystes les interprétations oedipiennes du phénomène !



En effet, cette donation intéresse grandement l'esthétique jacobienne. Si nous possédons de nombreux autoportraits du poète ou les portraits réalisés par ses amis (les grandes expositions *MAX JACOB ET LES ARTISTES DE SON TEMPS* ainsi que *MAX JACOB, PORTRAITS D'ARTISTES* furent les témoignages de cette question de la représentation « de » et « chez » Jacob), « la famille », « les scènes d'intérieurs » ne sont pas des « sujets » fréquents chez le peintre Jacob. Max, n'est pas un peintre intimiste, il est à la recherche d'une esthétique qui vise de suite la compréhension d'un ordre (religieux, esthétique) mais en aucun cas un peintre anecdotique, sa peinture n'est pas le récit de sa biographie. C'est pourquoi ce portrait de Lazare acquis par Joseph Altounian (circa 1918) est exceptionnel. Déjà présenté dans plusieurs expositions, accroché à présent sur les cimaises du Musée des Beaux Arts de Quimper, Lazare Jacob rejoint la ville à laquelle il a été si profondément attaché et qui lui rendit en 1917, à l'occasion de sa mort, un hommage appuyé.

### Association Les Amis de Max Jacob

*"L'objet de l'association est d'abord d'entretenir et de promouvoir le souvenir et l'amitié posthume de Max Jacob ainsi que d'agir pour que son œuvre soit mieux connue et comprise en groupant ceux qui ont connu et aimé le poète ainsi que ceux qui ont admiré et admirent son œuvre et souhaitent développer les recherches menées à son sujet." Statuts, article 2*

\* \* \*

#### Tarif des cotisations

- 27 €, par personne
- 40 €, couple (2 voix aux délibérations)
- 150 €, adhésion de soutien

#### Cotisations déductibles des impôts

(Articles 200 et 238bis du CGI)  
Attestation fournie en fin d'année

\* \* \*

#### Crédits

- © Collections privées Altounian-Cruz, Béalu, Toulouse ;
- © Musée Bx Arts de Quimper et Orléans ;
- © Man Ray Trust/Adagp, Paris 2005 ;
- © Éditions Gallimard ;
- © Médiathèque d'Orléans ;
- © Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet
- © Ayants droit, droits réservés.

\* \* \*

**Directeur de publication** : P. Sustrac

**Rédaction** : G. Basset, C. Baujouan, F. Deguilly, M. Favennec, A. Germain, H. Henry, C. Maire, C. Pelletier, A. Marchetti, A. Rodriguez, P. Schmitt-Kummerlee, P. Sustrac, M. H. Viviani

**Maquette** : C. Viviani - ISSN 1774-007X



### Dernière Minute !

**Mécénat au Musée des Beaux arts de Quimper !** En marge de la donation du Modigliani, Mécénat Bretagne offre **LA VISITATION** (gouache sur papier 48 x 63) réalisée par le poète entre janvier et février 1938, vendue en août de la même année aux époux Perche. Cet été, détour incontournable par Quimper !

## UN PEU DE MODERNISME EN GUISE DE CONCLUSION

### La Terre

*Envolez-moi au dessus des chandelles noires de la terre,  
au- dessus des cornes venimeuses de la terre.*

*Il n'y a de paix qu'au-dessus des serpents de la terre,  
La terre est une grande bouche souillée,  
ses hoquets, ses rires à gorge déployée,  
sa toux , son haleine, ses ronflements quand elle dort  
me triturant l'âme. Attirez-moi dehors !*

*Secouez-moi ! empoignez-moi, et toi terre chasse-moi.  
Surnaturel, je me cramponne à ton drapeau de soie  
que le grand vent me coule dans tes plis qui ondoient.  
Je craque de discordes militaires avec moi-même,  
je me suis comme une poulie, une voiture de dilemmes  
et je ne pourrai dormir que dans vos évidences.*

*Je vous envie, phénix, faisan doré, condors...  
Donnez-moi une couverture volante qui me porte  
au-dessus du tonnerre, dehors au cristal de vos portes.  
(Ces messieurs n'aiment pas.)*

SACRIFICE IMPERIAL in *BALLADES*, éd. Gallimard, p. 151